

TEMPERATURE

Du 27 mars 1905.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 5 P. M.) and Temperature (Fahrheit, Centigrade).

REVOLUTION.

Jusqu'ici on pouvait croire que les troubles de Russie, quelque fut leur gravité, resteraient confinés aux grandes villes; que les ouvriers des manufactures, toujours plus avancés en politique que les gens des campagnes, prendraient seuls part à un mouvement destiné à échouer tôt ou tard et ne devant avoir d'autre résultat qu'un redoublement de sévérité gouvernementale et un retard considérable dans l'introduction des réformes réclamées.

Un pouvait croire aussi que les attentats à la vie de personnalités impériales et de hauts fonctionnaires n'étaient, comme ceux d'Autriche, que le résultat d'une recrudescence d'activité de nihilistes ou d'anarchistes agissant individuellement. On considérait volontiers les auteurs des meurtres comme des déséquilibrés, des esprits faussés par des théories qu'ils étaient incapables de comprendre, des individus rendus féroces par une haine poussée aux paroxysmes.

Or, on se trouvait étrangement en comparant les meurtriers du grand-duc Serge, du gouverneur de la Finlande et d'autres hauts personnages, aux assassins d'Alexandre II, de Carnot et de McKinley. Ils ne frappent pas dans l'unique but d'assouvir leur rage contre un individu occupant une position exaltée qui passe à leur portée. Au contraire, ils choisissent avec soin leurs victimes et s'attaquent à des hommes qui semblent n'avoir pas montré de cœur dans l'exercice de leurs fonctions. Les auteurs des attentats si fréquents en ces derniers temps veulent démontrer qu'ils ne viennent que les hommes qu'ils jugent indignes d'exercer les prérogatives que les hasards de la naissance ou du favoritisme leur ont dévolues. En agissant ainsi, ils ont la conviction de travailler à l'avènement de réformes réclamées par l'immense majorité du peuple russe et reconnues d'ailleurs impérieusement nécessaires.

D'autre part, le mouvement inauguré dans les grandes villes s'est étendu rapidement aux campagnes et si on a pu au début le regarder comme un soulèvement de quelques groupes de mécontents, on est obligé aujourd'hui de reconnaître qu'il prend de plus en plus le caractère d'une révolution. C'est de tous les points de l'immense empire qu'arrivent maintenant des nouvelles de troubles de toutes sortes venant le sang coulé.

Dans l'ouest et le sud de la Russie, les paysans soulevés par une propagande à outrance s'emparent des propriétés des riches, des terres appartenant à l'Etat, brûlent ce qui les gêne ou leur déplaît. Déjà aussi, nombre de victimes sont tombées sous leurs coups, et il est à craindre que les assassinats continuent.

Et voici maintenant que la bourgeoisie qui, en Russie comme ailleurs, constitue une des principales fondations de la société, entre en lice et se range du côté des libéraux. C'est pour ces derniers un concours qui leur permet de compter sur le triomphe final.

LE NOUVEL

Ambassadeur Américain à Paris.

Un des premiers actes de M. Roosevelt, en inaugurant sa nouvelle présidence, a été de signer un très grand nombre de mutations dans le corps diplomatique et consulaire américain.



H. Mac Cormick, Ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

L'une de ces mutations est de nature à intéresser particulièrement les Parisiens, puisque le général Horace Porter doit quitter l'Ambassade de Paris—ou il laissera, d'ailleurs, les meilleurs souvenirs—pour y être remplacé par M. Mac Cormick, actuellement ambassadeur des Etats-Unis à Saint-Petersbourg.

M. Mac Cormick est un ancien journaliste dont les articles sur les questions sociales et économiques ont naguère fait sensation par delà l'Atlantique. M. Mac Cormick a même dirigé personnellement un des journaux monstres des Etats-Unis, le "Chicago Tribune", dont il avait fait un satellite de première grandeur dans la constellation journalistique de l'Amérique du nord.

M. Mac Cormick n'est pas seulement un journaliste; c'est également un historien et un érudit, qui avait réuni de nombreuses reliques et des souvenirs extrêmement intéressants sur Napoléon Ier.

LA STATISTIQUE.

La statistique nous apprend qu'en 1904 le peuple anglais a consommé pour 4,224,679,100 francs de boissons alcooliques. Sur ce chiffre le whisky entre certainement pour moitié.

A Paris, la consommation de toutes les marques de whisky y compris la meilleure, le whisky A. B. C., ne dépasse pas annuellement deux cent mille bouteilles. Une grande partie par des Anglais aux courses ou dans les bars. Pour ceux qui n'aiment pas les liqueurs sucrées et craignent avec raison l'absorption de cognacs traités ou fabriqués, le whisky A. B. C., surtout pris avec du soda, constitue certainement la boisson digestive, tonique et hygiénique la plus recommandable.

Les Grèves en France.

47 grèves ont été signalées, en janvier, à la direction du travail. Elles ont englobé 5,518 ouvriers. En janvier 1903, le chiffre des condamnés avait été presque double: 92; la moyenne quinquennale était 45.

Comme toujours, la majeure partie des émeutes (29) est due à des contestations sur les salaires.

27 départements ont été atteints; particulièrement le Finistère (7 grèves), la Seine (4), la Rhône, la Meurthe-et-Moselle et le Rhône (3).

Les industries les plus affectées ont été le travail des métaux (10), le transport et la maintenance (7), les textiles, le bois, les coirs et peaux (5).

39 grèves se sont terminées en janvier, les plus longues après 142 et 92 jours. Elles ont abouti à 12 réussites, 20 transactions et 7 échecs.

La loi de 1892 sur l'arbitrage et la conciliation n'a été appliquée que dans 4 condites. C'est une des proportions les plus faibles qui aient encore été signalées.

La grève du bâtiment à Pont-Abbé (Finistère), qui englobait 684 personnes, a été terminée grâce à cette procédure. Il en a été de même de la grève des cordonniers de Mont (Oise). Par contre, l'intervention d'offices du juge de paix, a échoué dans les grèves des tisseurs de Satillien (Ardèche) et des chapeliers de Fontenay-le-Comte.

LES TROIS MESSES DE VICTOR HUGO.

Un Dominicain, missionnaire aux Antilles, le Père Bertrand Cotonay, recevait il y a peu de temps la visite d'une vieille bretonne, qui lui remit les honoraires de trois messes à célébrer pour le repos de l'âme de Victor Hugo.

On devine sans peine la surprise de religieux. Les trois messes de Victor Hugo ont une histoire que la visitante, interrogée par le repos de l'âme de Victor Hugo.

Elle avait naguère—il y a fort longtemps—recueilli et soignée à La Barbade une fille de poète qui, mariée à un officier anglais contre la volonté de son père, était tombée, après la mort de son mari, dans une profonde misère et un violent désespoir.

Avant de la situation par une lettre de cette brave femme, Victor Hugo lui envoie deux mille francs, avec prière instante de ramener sa fille à Paris ce qui fut fait.

Celle-ci, la négresse étant repartie pour les Antilles, tombe gravement malade et réclame à cor et à cri celle qui une fois déjà l'avait sauvée. Victor Hugo—c'était en 1822—la rappelle donc, la supplie de revenir. Elle revient. La maladie, entre temps, s'était aggravée. La fille du poète dut être placée dans une maison de santé.

La négresse, une seconde fois, reprit le chemin de son pays, emportant de cadeaux par Victor Hugo qui, au moment du départ, lui adressa cette recommandation: "Quand vous apprendrez ma mort (à-bas, faites dire trois messes pour moi." Elle l'a prise un peu tard, mais n'en a pas moins tenu à honneur de remplir sa promesse.

Ces trois messes auront mieux servi l'âme des "Châtiments" que la prière qu'il demandait, au moment de mourir, "à toutes les âmes".

Le Microbe Doyen.

Paris, 18 mars.

On a beaucoup parlé, ces jours derniers, d'un nouvel incident survenu entre M. Doyen et l'Académie de médecine. L'inventeur du fameux sérum demandait à l'Académie d'être inscrit pour une lecture sur ses nouvelles recherches expérimentales des néoplasmes, en injectant aux animaux des cultures de son microbe.

"Je vous répète que je ne sais pas quelles sont les préparations présentées à la Société d'anatomie. Quoi qu'il en soit, celles qui m'ont été soumises contiennent certains détails intéressants, mais ne présentent certainement pas les caractères du véritable néoplasme (cancer, sarcome, etc.)."

Nous n'ajouterons pas un mot aux déclarations faites par l'illustre savant et son distingué collaborateur....

Il nous vient, d'autre part, une nouvelle qui confirme les dires—au besoin est—de nos savants. L'université américaine d'Harvard avait été chargée par une riche Américaine, Mme Carolina Brower Orléans, de décerner un prix de 500,000 francs à celui qui aurait trouvé une amélioration ou la guérison du cancer.

Le docteur Nichols, rapporteur de la commission nommée pour examiner les différents modes de traitement du cancer, a déclaré qu'à l'heure actuelle cette maladie est incurable, et, cependant, il est certain que la renommée du docteur Doyen a été répandue dans les deux Amériques.

cherches et la nomination d'une commission pour l'étude de ses travaux. Car il y avait un fait nouveau. Le docteur Doyen prétend en effet avoir réussi à obtenir des lésions cancéreuses chez différents animaux par l'inoculation de microbes. L'Académie de médecine ayant refusé d'accéder à la demande du docteur Doyen, celui-ci fit, avant hier, une communication à la Société d'anatomie, et se proposa d'en faire d'autres à Bruxelles et plus tard à Paris, devant le grand public scientifique.

Pour avoir des renseignements précis sur les affirmations de M. Doyen, nous nous sommes adressés à la meilleure source, à l'Institut Pasteur. Le professeur Metchnikoff, à qui nous avons demandé quelle est son opinion sur la nouvelle communication de M. Doyen, s'est contenté de nous répondre textuellement: "Je maintiens les termes de ma lettre adressée au docteur Doyen, qui a été lue à la Société de chirurgie. J'ai reconnu la présence du microbe Doyen dans de nombreux cas de cancers. Le fait est indiscutable. Quant au rôle de cet agent pathogène, je ne puis encore me prononcer, car cette question est à l'étude. Depuis quatre mois, je ne suis pas arrivé à dire si le microbe est la cause déterminante du cancer ou ne l'est pas."

M. Doyen, qui travaille cette question depuis quatre ans, l'affirme. Quant à moi, je ne puis me prononcer.

Nous avons également, demandé à l'éminent savant quel est son avis sur la valeur des préparations microscopiques présentées à la Société anatomique par M. Doyen.

M. Metchnikoff nous a adressé, pour avoir des renseignements, à son assistant, le docteur Weinberg, qui a en l'occasion d'étudier les coupes de M. Doyen.

M. Weinberg nous déclare qu'une légère indisposition l'a empêché, malheureusement, d'assister à la séance hebdomadaire de la société.

—Je ne puis donc vous dire—ajoute-t-il—si ce qui a été présenté ni quelles sont les préparations présentées par M. Doyen. Celui-ci essaie depuis longtemps de re-



Dr DOYEN.

L'ex-reine de Mohéli.

On se rappelle peut-être quel fut, au moment de l'Exposition universelle de 1867, le succès de la reine de Mohéli? Tout Paris parla de cette souveraine, dont les Etats étaient une île de 10 kilomètres de long sur 5 de large et située là-bas, parmi les Comores.

La reine de Mohéli est une fille qui lui succéda. Mais cette dernière fut déposée par le gouvernement français, qui la logea à la Réunion et lui servit une rente de 4,000 francs.

L'ex-reine était âgée de vingt-sept ans. La solitude lui pesait. Ces derniers mois, elle s'éprit d'un gendarme, qui s'appelle M. Paul, tout simplement. M. Paul demanda sa retraite et épousa la reine de Mohéli. Depuis, il vit avec elle dans une commune de Java, qui fut le berceau des aïeux de M. Paul.

L'autre jour, son épouse et lui ont adressé au gouvernement une pétition où ils demandent qu'on porte la pension de la Reine de trois mille francs à cinquante mille francs, traitement accordé d'ordinaire par la France aux Rois déposés. De trois mille à cinquante mille, une modeste augmentation, comme on le voit!

Le gouvernement n'a pas répondu jusqu'à présent.

Hygiène Japonaise.

Les Japonais attribuent à deux causes leurs succès militaires. D'abord, comme il convient, un talent de leurs généraux; en suite à l'endurance extraordinaire de leurs troupes. Et ils expliquent cette endurance par l'hygiène japonaise, notamment par l'usage de l'eau. Aucun peuple n'en consomme autant, pour le bain et pour la boisson. Un vrai Japonais se baigne au moins une fois par jour; et cela ne le ruine point, car il y a une fontaine d'établissements d'eau chaude, qui est de quel que centimètres; il prend son bain à 45 ou 50 degrés, parce que l'eau chaude nettoie mieux que l'eau froide, qui resserre les pores au lieu de les ouvrir. Il ne boit guère que de l'eau et il en boit beaucoup, de 4 à 6 litres dans une journée. Loin de considérer que ce soit excessif, les médecins japonais affirment au contraire que c'est à peine assez. Les pneumonies, disent-ils, les reins et la peau se composent d'eau, et l'eau est le plus précieux de tous les éléments de la vie. Beaucoup d'infirmes qui désolent les races occidentales sont presque inconnues au Japon. Les rhumatismes y sont rares et, grâce à l'abondance de l'eau, ils n'entraînent pas de douleurs. Les calculs de la vessie et les pierres du foie sans recourir à l'intervention désoignée des chirurgiens. La goutte et le rhumatisme ne s'attaquent point à des gens qui s'abreuvent d'eau claire et se nourrissent de riz. Le riz lui-même, auquel l'Europe attribue de regrettables effets, n'est pas aux Japonais un aliment dangereux. Et ils attribuent à la grande quantité de liquide qui entre dans l'alimentation japonaise et à la régularité qu'ils mettent à tout ce qu'ils font.

THEATRES.

ORPHEUS. Le numéro de Paul Conclaves dans le nouveau programme de l'Opéra s'est avéré à attirer la foule.

Cet hercule "musical", comme on l'appelle, possède une telle force qu'on en reste stupéfié. On ne peut que se dire: quel est ce simple et quel est ce merveilleux? Il manie aussi un véritable canon avec une dextérité surprenante.

Mme Sapiroff, une prima donna anglaise, possède une fort belle voix de soprano dont elle se sert avec une remarquable habileté. Les autres artistes qui paraissent successivement sont aussi très remarquables et ne contiennent pas peu de succès de la soirée.

TULANE. M. Sviner est un des artistes les plus goûtés de notre public, et son succès avait été complet à toutes ses apparitions précédentes à la Nouvelle-Orléans. Il ne pouvait en être autrement cette saison et en effet, il a triomphé dimanche soir lorsqu'il a joué "The Harvester". Thémis adaptation anglaise du puissant drame de Jean Rostand, "Le Chevalier".

Il faut dire que pour jouer cette pièce de si haute allure et si profondément humaine il s'est entouré d'artistes de premier ordre qui forment avec lui une des troupes les plus remarquables des Etats-Unis.

Parmi les artistes qui se distinguent à côté du protagoniste citons Lizzie Hudson Collier, qui tient le rôle de l'onnette, et George Clarke. Les autres sont également très applaudis.

Walter Edwards et les autres interprètes de "The Sign of the Four" font incontestablement preuve de talent réel. De lever au baisser du rideau ils tiennent le spectateur sous le charme.

L'interprétation du rôle de Sherlock Holmes, le principal de la pièce, par M. Edwards, est vraiment remarquable. Jamais, croyons-nous, l'artiste ne s'est montré plus consciencieux, plus habile, plus émouvant.

Richard Cochran, Miss Agnes Everett, Miss Louise Lander et les autres artistes sont en tous points dignes de l'étoile et forment un ensemble qui est rare de rencontrer.

En quittant la haute comédie pour revenir au mélodrame, la troupe Baldwin Melville n'a pas interrompu le cours de ses succès au Greenwell.

Il est inutile de dire que les succès du théâtre de la rue Iberville n'ont jamais été interrompus, aussi fréquents et aussi prolongés.

D'ailleurs Hal Reid, l'auteur de "At Cripple Creek", a subi sa part de situations toutes plus dramatiques les unes que les autres. A tout moment les héros sont en danger, mais leur courage les fait toujours triompher et tirer des plus mauvais pas. Dans chaque acte il y a des querelles, des batailles, des sauvetages, et tout cela est si intéressant que pas un seul instant le spectateur ne se lasse de la salle reste constamment au paroxysme.

Nombre de places ont été réservées dès les premières heures. L'enfente toutefois que quelques bonnes, mais ceux qui en devaient profiter n'ont pu le faire.

On apprend à Calno qu'un de ses amis est malade. —"Il a dû s'arrêter, lui dit-on, avec un fièvre de cheval!" —"Oh! cela n'est pas possible, fait le docteur; il ne sort plus qu'en automobile."

Washington, 27 mars. — L'Espagne n'a jamais pu rentrer en possession de l'artillerie qu'elle a abandonnée à la fin de la guerre hispano-américaine dans l'île de Cuba. M. Oueda, ministre d'Espagne à Washington, s'est entretenu aujourd'hui avec le secrétaire d'Etat afin de savoir quelle position le gouvernement américain comptait garder à ce sujet.

D'après les termes le pays l'Espagne avait le droit de rentrer en possession de toute l'artillerie qui se trouvait à Cuba et à Porto Rico. Elle n'aurait aucune difficulté avec Porto Rico mais le gouvernement cubain ne se montrait nullement disposé à reconnaître les obligations conclues entre l'Espagne et les Etats-Unis.

Le secrétaire Taft a envoyé aujourd'hui un télégramme à M. Squires, le ministre américain à la Havane le priant de notifier le gouvernement cubain que l'artillerie qui est restée dans l'île après le départ des espagnols n'appartient nullement aux Etats-Unis mais doit être retournée à l'Espagne.

Feuilleton L'Abéille de la N. O. La Séductrice GRAND ROMAN INEDIT Par René Vincy DEUXIEME PARTIE. De la coupe aux lèvres IV L'OCASION. Suite. Et avec quelle déchirante...

Comme la jeune fille se demande pour la centième fois: —Que faire?... On frappe discrètement à la porte du boudoir. —Entrez... dit Marthe. Jeanne apparaît et, avec un air profondément indigné: —"C'est un monsieur... un monsieur... Ah! je demande pardon à madame, voici que son nom m'échappe... Ah! je me souviens... monsieur de l'Orge qui fait prier madame de bien vouloir le recevoir..." —Monsieur de l'Orge?... Marthe ajouta: —Vous êtes bien sûr de ce nom, Jeanne?... —Oui, madame, j'en suis bien sûre maintenant... dit la petite soubrette de son même air indigné. —Eh bien, vous introduirez monsieur de l'Orge ici, dans quelques minutes, des que je sonnerai. —Oui, madame. Et Jeanne disparut. Instinctivement, Marthe ramassa la lettre de monsieur de l'Orge qui gît à la table... puis celle qu'elle a posée sur la table... puis son acte de naissance... Elle replaça le tout dans le coffret qu'elle referme. Quoiqu'elle ait naguère avoué à l'homme d'affaires ses doutes sur sa naissance, elle a résolu tout de suite de ne lui rien dire de la découverte extraordinaire qu'elle vient de faire. Ce secret lui est trop cher pour qu'elle le livre ainsi, même à monsieur de l'Orge, un ami sûr, cependant! D'ailleurs, ce secret n'est pas seulement le sien... il est surtout de celui de sa mère... il est encore celui de monsieur de l'Orge. C'est le secret du déshonneur de deux familles... Soudainement, quand tout est en place, Marthe se dit songeant seulement alors à la singularité de la venue de monsieur de l'Orge: —Pourquoi vient-il?... Elle est très étonnée. —Pais... ces paroles qu'Olivier lui a dites dans la nuit de leur séparation... ces paroles lui reviennent en mémoire. —Je puis avoir besoin de te faire faire une communication ou une commission dont, seul, un ami commun peut se charger. —En ce cas, je t'adresserai de l'Orge, le seul ami commun que nous ayons... —Alors, Marthe songe: —Pour une raison que monsieur de l'Orge va m'expliquer, Olivier n'a pu m'écrire et m'envoie votre ami en lieu de me rassurer... Pauvre Marthe! Elle n'est plus étonnée de la singularité de cette visite... elle l'explique ainsi... elle la trouve normale. Comme, de nouveau, elle est transférée!... Comme ses profonds yeux sombres rayonnent! —Comme il est divin le sourire qui éclaire encore son doux visage... son doux visage qui garde les traces des émotions heureuses qui l'agitent!... —Ne croit-elle pas qu'elle vient de retrouver sa mère?... —Ne croit-elle pas que monsieur de l'Orge ne vient que pour lui donner de bonnes nouvelles d'Olivier? Elle allonge la main vers un bouton d'appel qu'elle presse, puis, à Jeanne qui réapparaît: —Introduisez monsieur de l'Orge... dit-elle... Et puis, vous apporterez les lampes... Il commence à faire sombre, avec ce vilain temps... C'est vrai. Le boudoir est plein d'une clarté grise... très triste. Une parentèle. An moment où Marthe à Chaville, pénétrait le secret du coffret de son monsieur de l'Orge, à Paris, montait dans son coupé et donnait des ordres à cocher. Cette fois-ci, il ne quitterait pas sa voiture à la gare comme les autres fois... cette fois-ci, après avoir vu Jeanne à leur lieu de rendez-vous habituel, il ne s'en retournerait pas... cette fois-ci sa voiture le mènerait jusqu'au cottage... —"Oh! il entrerait!... Ah! la route lui paraît mer-

tellement longue! Cependant il avait été mené à vite qu'il arriva un bon quart d'heure en avance au coin du petit chemin encaissé, herbé, caillouteux, où Jeanne et lui avaient coutume de se rencontrer. La face collée à la glace humide et emperlée de gouttelettes, il gâchait le Pavé des Gardes, tout en tambourinant du bout de sa canne le fond du coupé, pour tromper son impatience. —"Ah! ça... elle ne viendra donc pas?... grommelait-il parfois. Et les consultants sa montre, dont les fines aiguilles d'or tournaient avec une lenteur désespérante. C'est qu'il vivait, depuis quelques jours, dans la crainte qu'un événement quelconque ne vint renverser l'échafaudage fragile de sa formidable haine. Est-on jamais sûr de rien dans la vie?... Fréquemment, le hasard ne se charge-t-il pas de déjouer les plus savantes combinaisons?... Un grain de sable ne suffit-il pas à détraquer le mécanisme le plus ingénieux?... A Waterloo, Napoléon a presque la victoire. Il n'attend plus que Grouchy, mais Grouchy est égaré dans les bois, et c'est Blücher qui vient se joindre à Wellington. La presque victoire se change en une abominable défaite, et c'est l'écrasement définitif de

—Elle est arrivée à... —"D'où?... —De Pampol... —C'est très bien... Et la mal-tresse a-t-elle écrit?... —Oui, monsieur... Tous les jours, à Biarritz, poste restante... comme le lui avait recommandé monsieur... —C'est encore très bien... Il murmura à part: —Au fait, s'ils ont embarqué avant hier à Pampol, Marge-mont et Mirebeau doivent être à Biarritz maintenant... Il reprit tout haut: —Et ces lettres?... —Je les ai... —Les as-tu lues?... —Oui, monsieur... —Donne les moi... —Les voici, monsieur... Et Jeanne, sortant ses mains de dessous son manteau, tendit à l'homme d'affaires et la correspondance qu'Olivier avait adressée à Marthe, et celle que Marthe avait adressée à Olivier. Elle était très placide, la petite soubrette... Pas la moindre émotion en elle... Sa conscience était libre de remords... —"Pent être un se rendait-elle pas compte de la gravité de son acte?... —Oh, peut être... plus vraisemblablement... le prix attaché à sa trahison l'éblouissait... accomplissait-elle... d'un cœur léger... ce qu'elle savait très bien constituer une infamie?... Mais, après avoir soigneuse-

ment longue! Cependant il avait été mené à vite qu'il arriva un bon quart d'heure en avance au coin du petit chemin encaissé, herbé, caillouteux, où Jeanne et lui avaient coutume de se rencontrer. La face collée à la glace humide et emperlée de gouttelettes, il gâchait le Pavé des Gardes, tout en tambourinant du bout de sa canne le fond du coupé, pour tromper son impatience. —"Ah! ça... elle ne viendra donc pas?... grommelait-il parfois. Et les consultants sa montre, dont les fines aiguilles d'or tournaient avec une lenteur désespérante. C'est qu'il vivait, depuis quelques jours, dans la crainte qu'un événement quelconque ne vint renverser l'échafaudage fragile de sa formidable haine. Est-on jamais sûr de rien dans la vie?... Fréquemment, le hasard ne se charge-t-il pas de déjouer les plus savantes combinaisons?... Un grain de sable ne suffit-il pas à détraquer le mécanisme le plus ingénieux?... A Waterloo, Napoléon a presque la victoire. Il n'attend plus que Grouchy, mais Grouchy est égaré dans les bois, et c'est Blücher qui vient se joindre à Wellington. La presque victoire se change en une abominable défaite, et c'est l'écrasement définitif de

—Elle est arrivée à... —"D'où?... —De Pampol... —C'est très bien... Et la mal-tresse a-t-elle écrit?... —Oui, monsieur... Tous les jours, à Biarritz, poste restante... comme le lui avait recommandé monsieur... —C'est encore très bien... Il murmura à part: —Au fait, s'ils ont embarqué avant hier à Pampol, Marge-mont et Mirebeau doivent être à Biarritz maintenant... Il reprit tout haut: —Et ces lettres?... —Je les ai... —Les as-tu lues?... —Oui, monsieur... —Donne les moi... —Les voici, monsieur... Et Jeanne, sortant ses mains de dessous son manteau, tendit à l'homme d'affaires et la correspondance qu'Olivier avait adressée à Marthe, et celle que Marthe avait adressée à Olivier. Elle était très placide, la petite soubrette... Pas la moindre émotion en elle... Sa conscience était libre de remords... —"Pent être un se rendait-elle pas compte de la gravité de son acte?... —Oh, peut être... plus vraisemblablement... le prix attaché à sa trahison l'éblouissait... accomplissait-elle... d'un cœur léger... ce qu'elle savait très bien constituer une infamie?... Mais, après avoir soigneuse-